

## **Épidémies et colonisation. Un aperçu historique des premiers explorateurs au 18<sup>e</sup> siècle**

L'histoire des Amériques, du XV<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, et à un moindre degré jusque vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, fut celle d'une terrible, d'une épouvantable dépopulation. La conquête de l'Amérique par l'Europe y introduisit des maladies nouvelles aux effets dévastateurs.

Entre 1500 et 1600, le Mexique est probablement passé d'environ vingt millions d'habitants à un million et demi seulement. Dans le reste de l'Amérique du Nord, bien que la taille de la population d'origine ait été bien moindre – entre 4 et 10 millions, au Canada peut-être jusqu'à 1 million –, l'intensité du dépeuplement fut aussi violente (Trigger 1990, 232).

Variole, typhus, rougeole sont les affections les plus meurtrières auxquelles il faut ajouter le choléra, les fièvres typhoïdes, la grippe, la blennorragie, la scarlatine, la rubéole, la diphtérie, la coqueluche, la syphilis (variant européen). Où que l'on regarde, la mort a frappé avec une virulence inouïe : les Iroquoiens du Saint-Laurent, ces agriculteurs sédentaires des rives du fleuve depuis Kingston à Québec, sont disparus vers 1580. Guerres? Refroidissement climatique? Voilà qui est possible, mais à l'hiver 1535-1536, tandis que l'équipage du premier hivernement de Jacques Cartier échappe à la mort par scorbut que les *Stadaconéens* ont su guérir, ces derniers se meurent fort probablement d'une maladie d'origine européenne (Cartier 1986, 172-175).

Arrivée à Québec en 1639, l'ursuline cloîtrée Marie de l'Incarnation écrivait en 1664, se référant aux « ouvriers de l'évangile [missionnaires], dans les nations qui se découvrent tous les jours » [c'est-à-dire aux dimensions du bassin du Saint-Laurent et des Grands Lacs] :

Lorsque nous sommes arrivés en ce pays, tout étoit si rempli, qu'il sembloit aller croître en un peuple innombrable ; mais après qu'ils ont été baptisés Dieu les a appelés à soy, ou par des maladies, ou par la main des Hiroquois [...] Il y en a pourtant encore un grand nombre, mais c'est peu en comparaison de ce qui étoit, car de vingt à peine en est-il resté un (Marie de l'incarnation, 1971, 735).

Effectivement, dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, les chroniqueurs jésuites posés chez les Hurons (Wendats) du sud de l'Ontario nous disent qu'ils sont au milieu d'une infinité de nations dont plusieurs sont plus nombreuses que les Hurons. Ils réfèrent à d'innombrables peuples qui habitent vers le midi (*Relatiions des Jésuites*, 1972, v. 3, 1644, 102; 1645, 44; Delâge 1985, 56). Parlant des nations des Grands-Lacs dont il fait la liste pour cette même période, l'historien Bacqueville de la Potherie écrit que « toutes ces nations étaient voisines (...) et fort peuplées, les bourgades n'étaient éloignées les unes des autres que d'une journée » (Bacqueville 1722, v. 2, 49). Tout au contraire, les chroniqueurs du XVIII<sup>e</sup> siècle rendent compte d'une population clairsemée, de grands espaces vierges, d'un pays vide. Ainsi l'interprète Nicolas Perrot nous présente « les sauvages [comme ayant été] incomparablement plus forts et plus nombreux dans ces temps-là, qu'ils ne le sont à présent [vers 1710] » (Perrot 1973, 96).

Dans son journal de voyage en canot qui le mène une décennie plus tard de Québec à la Nouvelle-Orléans, l'historien jésuite François-Xavier Charlevoix prévient le lecteur qu'on l'envoie « dans un pays où je ferai souvent cent lieues [500 kilomètres] et davantage, sans rencontrer un homme, et sans voir autre chose que des bois, des lacs, des rivières et des montagnes [...] Le dépérissement des nations du Canada d'alors est tel [qu'elles] se trouvent aujourd'hui réduites à moins que la vingtième partie de ce [qu'elles] étaient » (Charlevoix 1976, t. 3, 45, 214, 302). Voilà donc qui correspond, pour ce témoin comme pour Marie de l'Incarnation, aux évaluations modernes qui chiffrent le taux de dépopulation à 95%. Cependant, ne nous attardons pas ici aux explications qu'en donnent les témoins des siècles passés qui connaissaient mal les causes et effets des épidémies, nous y reviendrons. Retenons, dans un premier temps, l'essentiel, à savoir que le continent nord-américain était densément peuplé au début du XVII<sup>e</sup> siècle et presque vide cent ans plus tard; ce qui s'observe pour l'ensemble se vérifie région par région, nation par nation. Nous n'en ferons pas la description pour chacune des nations, mais il importe d'en donner quelques illustrations tant il est indispensable que le lecteur se fasse une idée juste de l'ampleur de cette tragédie encore si méconnue.

Selon le père Charlevoix, les Autochtones d'Acadie diminuaient déjà beaucoup en nombre du temps de monsieur De Monts (début du XVII<sup>e</sup> siècle) « et peu de temps après on montrait un assez grand nombre de lieux déserts, où l'on assurait qu'il y avait eu de grosses bourgades, avant que nos pêcheurs fréquentassent leurs côtes » (Charlevoix 1976, t. 1, 126). Voyons plus précisément pour les Malécites dont le même auteur nous apprend qu'ils peuplaient « autrefois tout le pays, depuis le Port Royal jusqu'au *Kinibequi* » (c'est-à-dire sur tout le pourtour de la Baie de Fundy, jusqu'aux environs de Bath, à l'embouchure de la rivière Kennebec) [...] « et qui sont réduits à très peu de choses » (t. 1, 133). Même remarque pour les Micmacs qui

s'étonnent et se plaignent souvent de ce que dès que les Français hantent et ont commerce avec eux, ils se meurent et se dépeuplent. Car, ils assu-

rent (précise le père jésuite Biard en 1611) qu'avant cette hantise et fréquentation, toutes leurs terres étaient fort peuplées, et historient par ordre, côte par côte, qu'à mesure qu'ils ont commencé à trafiquer avec nous (les Français), ils ont plus été ravagés de maladies (*Relations des Jésuites*, 1972, vol. 1, 1611, 14).

Ces terribles maladies nouvelles en Amérique qui épargnèrent relativement les Français, conduisirent les Autochtones au tombeau et constituèrent un facteur majeur de conversion, ces derniers voulant se placer sous le « bouclier » du dieu protecteur des Français ainsi que le rapporte le père Leclerc, décrivant « l'origine du culte de la Croix chez les Gaspésiens dits Porte-Croix » (Leclerc 1999, 343-356).

Voilà donc dépeuplées, toutes les côtes atlantiques de la Nouvelle-Écosse et celles des provinces maritimes du côté du Golfe. Remontons maintenant le fleuve. Les Innus (Montagnais) comptaient plusieurs bourgades sur la rive nord, en aval de Tadoussac. En 1721, la plupart de celles-ci étaient réduites à quelques familles (Charlevoix 1976, t. 1, 352; t. 3, 186). Les communautés innues avaient été présentes sur plusieurs sites dans la vaste région de Québec (Champlain 1973, 310) désignée alors de Uepishtikueiau, leur lieu principal de rendez-vous avait été Ka-Miskouanouangashit, c'est-à-dire « endroit où l'on vient pêcher » l'anguille et le saumon, désignant le site actuel de Sillery, toponyme français qui s'est superposé à l'innu (Vincent 2003, 1-14). Bacqueville de La Potherie nous dit qu'ils étaient l'été, environ 1500 habitants entre Québec et Sillery vers le début du XVII<sup>e</sup> siècle (Bacqueville 1722, v. 1, 288).

À son tour, le père Charlevoix nous livre un portrait d'ensemble des peuples de langue algonquienne de Tadoussac au lac Nipissing : de cette nation qui était assez nombreuse, il ne reste aujourd'hui que très peu (Charlevoix 1976, t. 3, 1993; *Relations des Jésuites*, 1972, v. 3, 1644, 95). Fixons le projecteur sur le tronçon du fleuve entre Québec et Montréal, le long duquel les Algonquins ne forment en 1721 qu'un village près de Trois-Rivières. « Dans les premiers temps, rappelle encore le père Charlevoix, cette nation occupait tout le bord septentrional du fleuve, depuis Québec, où monsieur de Champlain les trouva établis, et fit alliance avec eux jusqu'au lac Saint Pierre » (Charlevoix 1976, t. 3, 186). Fixons maintenant le projecteur depuis Montréal vers l'amont du côté de l'Outaouais et de la Mattawa jusqu'au lac Nipissing, à la baie Georgienne et au Sault Sainte-Marie : « les *Amikoués*, qu'on appelle aussi la nation du Castor (habitant sur le pourtour nord-ouest de la baie Georgienne) sont réduits à presque à rien [...]. Les *Outaouais*, autrefois très nombreux, bordaient la grande rivière qui porte leur nom, et dont ils se prétendaient les Seigneurs. Je n'en connois aujourd'hui que trois villages assez peu peuplés » (Charlevoix 1976, t. 3, 186-187). Le prêtre historien juge qu'il en va de ce peuple comme de tous les autres, ils « se trouvèrent tellement diminués, qu'on peut dire qu'il n'en reste pas aujourd'hui la vingtième partie » (Charlevoix, 1976, t. 1, 325). Plus à l'ouest, les environs du Sault Sainte-Marie « étaient autrefois peuplés de Sauvages » (Charlevoix 1976, t. 3, 187; t. 1, 325). Dès 1644, dans toute cette région, le père Vimont écrivait que là où il y avait quatre-vingts et cent

cabanes, il n'y en avait plus que cinq ou six, là où il y avait huit cents guerriers, on n'en comptait plus que trente ou quarante, là où arrivaient trois ou quatre cents canots, n'en voit-on plus que vingt ou trente (R. J. 1972, v. 3, 1644, 3).

N'insistons pas ici sur la disparition des Iroquoiens du Saint-Laurent dont les villages s'alignaient en grains de chapelet le long du fleuve depuis Kingston à l'Île-aux-Coudres (Charlevoix 1976, t. 3, 110-111). Autrefois très nombreuses, les nations de la famille iroquoise ne le sont plus à la fin du régime français (*Journal étranger*, Avril 1762, Mémoire, 4). Les Iroquois n'occupent plus toute la vallée du Richelieu comme ils l'auraient fait autrefois (Charlevoix 1976, t. 1, 146). Les Andastes et les Ériés sont des nations détruites du temps de Charlevoix, il considère les Neutres disparus (t. 1, 243, 322, 443). Tournons-nous maintenant du côté du vaste ensemble des nations algonquiennes des Grands Lacs dont nous avons commencé de parler avec les Saulteux (Ojibways). Autrefois nation redoutable et nombreuse, les Poutéouatamis apparaissent une nation détruite à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par comparaison à ce qu'elle était (Bacqueville 1722, v. 2, 70-71). Miamis comme Illinois et autres nations du Mississippi « sont aujourd'hui fort mêlées & réduites à très peu de choses » (Charlevoix, 1976, t. 1, 396; t. 2, 266; t. 3, 188, 398). De la cinquantaine de bourgades autour de Mackinac n'en subsiste aucune en 1721 (Charlevoix, 1976, t. 3, 282). Poursuivons notre enquête vers les Prairies chez les Sioux. Selon le truchement Nicolas Perrot, ils « ne sont à présent qu'en très petit nombre » (Perrot 1973, 91).

De toutes ces citations à travers le temps et l'espace, il faut retenir ce qui fait consensus dans les sources : l'ampleur de la dépopulation. Nous avons découpé ces citations de manière à éviter les explications qu'en donnent l'un ou l'autre auteur. Il fallait souligner le tragique destin démographique des Premières Nations avant d'en présenter les causes.

Nous savons maintenant que les épidémies venues d'Europe constituèrent le principal facteur de mortalité. Mais il n'y a qu'environ un siècle que nous disposons d'explications scientifiques concernant les facteurs de cette dépopulation. On connaissait à l'époque de la colonisation des Amériques, l'existence des épidémies, de la variole, de la peste, de la rougeole, de la grippe, du choléra, etc. On savait également souvent d'où elles originaient, comment elles circulaient, ce qu'en étaient les symptômes caractéristiques. Européens et Amérindiens reconnurent donc très rapidement l'origine européenne des maladies et leur intensification au rythme des contacts. On chercha à expliquer la disparité dans la mortalité soit par des causes liées aux différences culturelles entre Amérindiens et Européens, soit par des causes surnaturelles. Dans le premier cas, on se demanda si l'hygiène, l'alimentation, les mœurs ne serviraient pas d'explication. Mais c'est à la seconde explication que l'on eut recours le plus souvent tant du côté des Autochtones que des Européens. Les premiers y virent des sorts qu'on leur jetait, les seconds soit une force plus grande de leur Dieu capable de mieux les protéger, soit encore une punition de leur Dieu contre les païens aux mœurs dépravés. On y a même vu un geste de la Providence pour donner des terres nouvelles aux chrétiens.

Au-delà de ces explications par la sorcellerie ou les desseins de la providence, retenons que les épidémies ont constitué le plus important facteur de dépopulation. La rencontre de l'Europe et de l'Amérique a donc provoqué des pandémies terribles qui fauchèrent littéralement les populations autochtones, le phénomène fut incontrôlable et échappa à la responsabilité de qui que ce soit. Certains auteurs ont parlé du machiavélisme des Occidentaux qui auraient distribué aux Autochtones des couvertes « empoisonnées » (portées par des varioliques). Cette pratique eut effectivement cours à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle et des documents témoignent d'intentions ou de gestes visant à exterminer des Amérindiens en les contaminant à l'aide de vêtements et de couvertures portés par des varioliques (Dickason 1992, 182; Miller 1982). Il serait faux, cependant, d'attribuer la dépopulation amérindienne à une guerre bactériologique consciente. Lorsqu'en 1763, le général Amherst ordonne d'utiliser cette stratégie contre les troupes de Pontiac, alors que d'autres officiers britanniques s'en servent fort probablement contre les Micmacs et les Abénaquis en 1746, il y a déjà plus de deux siècles que les épidémies font rage. Ce n'est donc pas la volonté consciente des Européens qui explique, pour l'essentiel, le dépeuplement, mais un phénomène objectif, involontaire : l'unification microbienne du monde. C'est aussi ce phénomène qui explique que des populations de souche européenne et africaine soient devenues majoritaires en Amérique alors qu'en Afrique et en Asie, les colonisateurs européens n'ont jamais surclassé en nombre les populations autochtones.

Juxtaposée ou non à cette première explication du dépeuplement par suite des épidémies, deux autres explications furent autrefois avancées pour expliquer le dépeuplement : la guerre entre nations autochtones et l'alcool. Les sources françaises accusent tout particulièrement les Iroquois, longtemps victorieux, d'être responsables de la disparition d'un très grand nombre de nations (Lafitau 1983, v. 1, 104; Charlevoix 1976, t. 1, 426-429; t. 2, 273; Leclerc 1999, 350). Bien que les guerres aient contribué à la dépopulation des Autochtones, leurs effets furent, et de loin, bien inférieurs à ceux des épidémies. De même, est-il faux d'attribuer aux Iroquois la disparition d'un grand nombre de nations du Nord-Est de ce continent. Cependant, il existe effectivement un lien entre les épidémies et la guerre, celle-ci répondant grandement à des mobiles démographiques : la guerre visait effectivement le remplacement des morts par la capture d'ennemis destinés soit à la mort, soit à l'adoption pour remplacer les disparus dans leurs rôles et fonctions. Les épidémies engendraient donc la guerre. Quant à l'alcool, il ne s'est pas agi d'un problème majeur durant la longue durée des épidémies et à cet égard, le regard des missionnaires s'inscrit dans le paradigme du péché et de la punition divine. Si notre mémoire collective a retenu la guerre entre Autochtones et l'alcoolisme comme principaux facteurs du dépeuplement des Amériques, c'est que cela comporte l'avantage idéologique de faire porter sur les victimes, la responsabilité de leur propre disparition : leur sentiment guerrier les amène à s'entretuer et leur irresponsabilité les conduit à boire à l'excès. La « guerre du deuil » visant le remplacement des morts par l'adoption de captifs s'est effective-

ment intensifiée avec les épidémies, mais l'excès d'alcool témoigne de l'implosion sociale plus tardive résultant de la colonisation et de l'expropriation territoriale et politique.

Comment expliquer l'absence de ces maladies en Amérique précolombienne et pourquoi les Amérindiens en meurent-ils tandis que les Européens résistent? L'explication semble tenir à la période et à la manière dont les ancêtres des Autochtones sont arrivés en Amérique, à l'isolement de ce continent caractérisé, certes, par de fortes concentrations humaines, mais surtout dépourvu de l'élevage diversifié, voire relativement « intensif », d'animaux domestiques, ceux-ci se limitant au chien et, plus au sud, au lama et à l'alpaga.

Depuis des millénaires, les contacts étaient nombreux et réguliers entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique et la pratique diversifiée de l'élevage, généralisée. Étaient donc réunies de très mauvaises conditions sanitaires et l'émergence de zoonoses qui ont frappé les populations de cette immense aire géographique. Il en est résulté au cours d'une très longue période, un processus de sélection naturelle des plus résistants. L'Amérique, longtemps à l'abri, a soudainement été exposée à toutes ces maladies.

C'est dans un environnement arctique que l'homme paléolithique est entré en Amérique. Les rigueurs du climat auraient maintenu les ancêtres des Premières Nations à l'abri des maladies du continent euro-asiatique, mais le plus probable est que plusieurs de ces agents infectieux ne se soient répandus dans l'Ancien Monde qu'après l'époque des principales migrations à travers la Béringie, c'est-à-dire en des périodes où l'Amérique était un continent complètement isolé des autres. Bref, alors que ces agents infectieux s'étaient répandus dans l'Ancien Monde au cours d'une période plusieurs fois millénaire et que les populations y avaient développé graduellement une résistance efficace, l'Amérique, longtemps à l'abri, a soudainement été exposée à toutes ces maladies (Verano/Ublaker 1992). En un très court laps de temps, elles ont frappé des populations qui, n'y ayant jamais été exposées, n'avaient développé aucun anticorps, donc aucune immunité.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, les Européens n'ont pas réussi à s'implanter en Amérique du Nord. Les tentatives ont échoué aussi bien sur les rives atlantiques que dans la vallée du Saint-Laurent. Il en va autrement au siècle suivant alors que les brèches dans le peuplement du continent facilitent le débarquement et l'installation des nouveaux venus. La colonisation européenne de l'Amérique du Nord au XVII<sup>e</sup> siècle marque une rupture fondamentale avec le siècle précédent. Contrairement aux explorateurs hantés par un passage vers la Chine, contrairement aux pêcheurs et aux trafiquants de pelleteries, c'est la terre qui intéresse les colons.

Les premiers à prendre pied de façon permanente en Amérique du Nord sont les Français à Port Royal en 1605, puis à Québec en 1608, et les Anglais à Jamestown, dans la baie de Chesapeake (Virginie), en 1607. Ils sont suivis des Néerlandais à Nieuw Amsterdam (New York) en 1609. Les Puritains, ces dissidents religieux anglais, débarquent à Plymouth en 1620, enfin les Suédois s'implantent en Pennsylvanie en 1645. Les épidémies ayant déjà fait leur œuvre, les premiers colons n'ont généralement pas

à défricher. Ils cultivent les champs des nations côtières décimées. Champlain repère à Montréal en 1611 un espace de « plus de 60 arpents de terre désertés qui sont comme prairies, où l'on pourrait semer des grains et y faire des jardinages. Autrefois (précise-t-il) les Sauvages y ont labouré » (Champlain 1973, 839). Le père jésuite Isaac Jogues nous apprend qu'en Nouvelle-Néerlande, les « premiers venus y ont trouvé des terres toutes propres désertées autrefois par les Sauvages qui y faisaient leurs champs » (Jogues, 1644, 15).

L'histoire académique ne s'est intéressée que bien tardivement aux épidémies qui ont décimé les Premières Nations de l'Amérique à la suite de la conquête européenne. Aux États-Unis, c'est l'anthropologue Henry Dobyns qui, à partir des années 1960, a travaillé à mesurer la taille du cataclysme; en 1975, l'historien américain Francis Jennings publiait *The Invasion of America: Indians, Colonialism and the Cant of Conquest*, dans lequel il décrivait l'établissement des premiers colons britanniques sur des terres non pas « vierges », mais « veuves » de leurs premiers habitants décimés par les épidémies et, au Canada, en 1985, l'anthropologue Bruce G. Trigger consacrait tout un chapitre de son livre *Natives and Newcomers* aux épidémies et aux missions (Trigger 1990, 315-406).

Il en va bien autrement de la mémoire longue de la tradition orale, entre autres, celle recueillie par Marius Barbeau auprès des Wyandots d'Oklahoma et originaires de la région de Windsor-Détroit. Il est dit que ces Wyandots avaient demandé aux Delaware de surveiller les rives de l'Atlantique. Arriva un navire ressemblant à un nuage. L'homme blanc voulut acheter un petit morceau de terre pas plus grand qu'une peau de vache, ce qu'acceptèrent les Indiens. Ayant découpé la peau en une fine lanière, les Blancs s'accaparèrent d'une terre bien plus grande qu'entendu et y devinrent très nombreux. Les Wyandots protestèrent et exigèrent le départ de ces intrus; ils s'allièrent à plusieurs nations et une terrible guerre s'ensuivit. En dernier ressort, l'homme blanc déboucha une bouteille remplie de germes de la variole qu'il répandit. Défait par cette calamité, l'Indien dut conclure une paix et se soumettre au gouvernement du conquérant (Barbeau 1915, 269-170).

## Bibliographie

- Bacqueville de la Potherie, Claude Charles Le Roy, 1722, *Histoire de l'Amérique septentrionale*, 4 vol., Paris : J.-L. Nion et F. Didot.
- Barbeau, Marius, 1915, *Huron and Wyandot Mythology*, Ottawa : Government Printing Bureau.
- Cartier, Jacques, 1986, *Relations*, Édition critique, Michel Bideaux, Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Champlain, Samuel de, 1973, *Œuvres*, 3 vol., réimpression éditée par G. É. Giguère, Montréal : Éditions du Jour.
- Charlevoix, François-Xavier de, 1976 [1744], *Histoire de la Nouvelle-France*, 3 tomes, Montréal : Édition Élysée.
- Delâge, Denys, 1985, *Le Pays renversé. Amérindiens et européens en Amérique du Nord-Est 1600*, Montréal : Boréal Express.

- Dickason, Olive Patricia, 1992, *Canada's First Nations. A History of Founding Peoples from Earliest Times*, Toronto : McClelland & Stewart.
- Jogues, Isaac sj, 1862, *Novum Belgium, Description de Nieuw Netherland et Notice sur René Goupil*, New York, Presse Cramoisy de J.M. Shea, <https://www.canadiana.ca/view/oocihm.20019/20?r=0&s=1> (consulté le 9 décembre 2021). Également dans : Reuben G. Thwaites (dir.), *The Jesuit Relations and Allied Documents. Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791* Cleveland : Burrows, 1896 - 1901, 73 vols, vol 28, 108-109.
- Journal étranger*, 1762, « Mémoire sur les coutumes et usages des cinq nations iroquoises du Canada (a) de leurs gouvernements » C11A-125, 17 avril 1762.
- Lafitau, Joseph-François, 1983 [1724], *Mœurs des sauvages américains*, vol. 1 et 2, Paris : Maspero.
- Leclerc, Chrestien, 1999, *Nouvelle relation de la Gaspésie*, édition critique de Réal Ouellet, Paris/Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Marie de l'Incarnation (1699 – 1672), 1971, *Correspondance*, Dom Guy Oury (dir.), Abbaye Saint-Pierre de Solesme.
- Perrot, Nicolas, 1973, *Mémoire sur les mœurs, coutumes et religions des Sauvages de l'Amérique septentrionale*, éd. Établie par R.-P. J. Tailhan, Montréal : Éditions Élysée.
- Relations des Jésuites, 1611-1672*, 1972, 6 vol., Montréal : Éditions du Jour.
- Miller, Virginia, 1982, « The Decline of Nova Scotia Micmac Population, AD. 1600-1850 », *Culture*, 2.3, 107-120.
- Trigger, Bruce, 1990, *Les Indiens, la fourrure et les Blancs. Français et Amérindiens en Amérique du Nord*. Montréal, Boréal. Trad. de : 1985 *Natives and Newcomers*, Montréal/Kingston : McGill-Queen's University Press.
- Verano, J. W./D. H. Ublaker (dir.), 1992, *Disease and Demography in the Americas*, Washington (DC) : Smithsonian Institution Press.
- Vincent, Sylvie, 2003, *Le récit de Uepishtkueiau, l'arrivée des Français à Québec selon la tradition orale innue*, Québec : ICEM.